

commanderiez à une vingtaine de vos soldats de tenir des torches autour de nous...

— Cela serait, en effet, du dernier galand, répliqua M. de Montcalm dont la physionomie fine et expressive s'anima d'un sourire un peu ironique. Cela rappellerait le temps où l'on se battait à Paris à la clarté des reverbères... Mais, voyez-vous, mes soldats ont eu aujourd'hui une rude journée, et je ne les réveillerai certainement pas pour leur faire porter des lanternes...

— Eh ! demain matin, aux premières lueurs du jour...

Le marquis de Montcalm prit une feuille de papier qu'il couvrit de quelques lignes rapides, puis, la tendit à d'Arramonde :

— Monsieur, lui dit-il, je désire vous donner un témoignage d'estime en souvenir de l'amitié qui unissait votre grand-père à mon père vénéré. En vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, je vous nomme officier dans un régiment de volontaires canadiens que je viens de former.

— Monsieur le marquis ! s'écria Jean d'Arramonde stupéfait.

— Ne me remerciez pas... attendez. Je vous prévins, en outre, que j'interdis absolument le duel entre les officiers de mon armée.

— Mon général !... protesta de nouveau d'Arramonde.

— Et comme M. de Saint-Preux et vous êtes maintenant égaux, si vous mettez l'épée à la main l'un contre l'autre, je vous fais enfermer dans un fort jusqu'à la fin de la campagne.

— Mon général, je ne puis accepter !... exclama d'Arramonde qui, fort animé, prit sa commission d'officier entre le pouce et l'index comme s'il allait la déchirer.

— Monsieur, poursuivit imperturbablement le marquis de Montcalm qui, malgré l'air sévère qu'il essayait de prendre, avait grand-peine à tenir son sérieux devant la figure décontenancée du gentilhomme béarnais, monsieur, donnez votre démission, déchirez votre brevet si cela vous plaît. Mais alors vous redevenez simple gentilhomme et, comme je ne souffre pas la présence de civils à mon camp, je vous prie aussitôt de retourner à Québec et je vous prévins, en outre, que si vous provoquez M. de Saint-Preux je vous fais condamner par le conseil de guerre comme ayant insulté un officier de Sa Majesté ; nos lois sont très-sévères sur ce point.

— Eh bien ! monsieur, retournons en France, alors ! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

— Ceux qui excitent un officier à désertir sont punis de cinq ans de fers, observa froidement le marquis de Montcalm.

— Mais, mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parle ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend !... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, — et en disant ces mots il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada !

— Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant de Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares ?... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas !

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon.

Ébloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne fit plus que de faibles objec-

tions, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors Saint-Preux intervint :

— Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer toutefois que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

— Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité, que je rêve !... Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez « honneur » là-bas, en France, mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battez pas.

« Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense.... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, monsieur d'Arramonde ; vous vous êtes provoqués et vous avez oru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle !

« En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en Allemagne. Ici on ne se bat que contre les ennemis du roi. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize. On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour venir me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions des duels de la Régence !... nous ne sommes pas en France, ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant, donnez-vous la main !... »

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Si d'Arramonde avait tendu la main à Saint-Preux, ce dernier n'eût probablement pas hésité à l'accepter et à oublier les paroles blessantes dont le gentilhomme béarnais l'avait publiquement outragé.

Mais nous savons que jamais un d'Arramonde ne donna la main à un adversaire avant le combat.

Et leur digne descendant tenait bon !

Le marquis de Montcalm fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

— Vous ne voulez pas vous réconcilier ? dit-il après un instant de silence. Eh bien ! je consens au duel.

— Ah ! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie !

— Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer ?